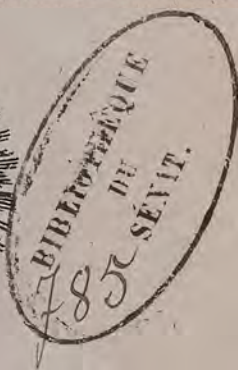


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou

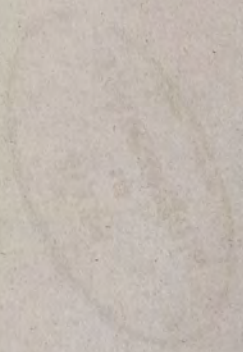


30



THE

LIBRARY



LIBRARY

LIBRARY



LES ÉCOLIERS,

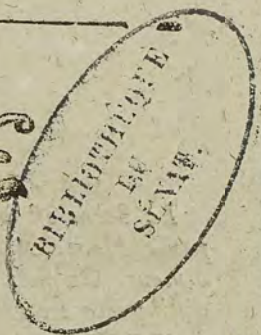
C O M É D I E

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR ARMAND CHARLEMAGNE.

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre DES VARIÉTÉS DU PALAIS,
le Samedi 22 Décembre 1792.*

Prix 1 liv. 4 sols.



A PARIS,

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande,
N.º 64, 1793.

L'an second de la République Française.

PERSONNAGES.**ACTEURS,****LES CITOYENS.**

UN CAPITAINE de Houzards ,
en recrue à Paris ,

Roseval.

JOLICŒUR, Brigadier de Houzards, *Pelissier.*

M. BONHOMME, Maître de Pension ,

Frogeres.

CLAIRVILLE, Ecolier chez M. Bonhomme ,

la C^e. St.-Clair.

MAUROI, *idem* ,


la C^e. Lecoutre.

TROIS ECOLIERS de l'âge de 17
à 18 ans ,

*Chenier ,
Julie &
Les Citoyennes } Houdard.*

UN ECOLIER, âgé de 13 à 14 ans. *St.-Clair, fils.*

La Scène est à Paris. Le Théâtre représente une petite Place. A gauche est le logis du Capitaine Recruteur. On voit quelques affiches sur la porte. On y distinguera en grosses lettres, HUSSARDS DE LA LIBERTÉ. A droite est la maison de M. Bonhomme; sur la porte est écrit en frontispice: Maison d'Éducation.



A M A M È R E.

A GRÉEZ l'hommage que je vous fais de cette bagatelle ; c'est le tableau de l'Amour Filial , & de l'Amitié. Je ne puis mieux le consacrer qu'à la meilleure des mères, qui est en même-tems la plus tendre de mes amies.

AR M A N D C H A R L E M A G N E.

A MES DAMES
SAINT-CLAIR ET LECOUTRE

*Jouant les rôles de CLAIRVILLE & MAUROI
dans les ECOLIERS.*

DE Latin, & de Réthorique,
D'Algèbre, & de Métaphysique,
S'occupent peu ces Ecoliers:
Ils ont reçu, je vous assure,
De trop beaux yeux de la nature,
Pour les fixer sur des cahiers,
Et les user par la lecture.

CHACUN son lot, & son talent.
Quand on est laid, il faut s'instruire;
Permis alors d'être savant:
Mais l'Amour n'est qu'un ignorant:
Il ne fait que plaire & séduire.

TENEZ : un peu de bonne foi,
Jolis Eccliers de Cythère :
N'avez-vous pas fait, dites-moi,
Souvent l'école Buissonière ?
Oui, je gage qu'en tapinois,
Fuyant vos Régens & les classes,
Vous avez été quelquefois
Prendre des leçons chez les Grâces.



LES ÉCOLIERS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE, JOLICŒUR.

JOLICŒUR.

Nous ne serons jamais complets, je vous le répète.

LE CAPITAINE.

La raison, s'il vous plaît, Jolicœur ?

JOLICŒUR.

Nous nous y prenons mal, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Comment cela ?

JOLICŒUR.

Vous êtes trop scrupuleux, trop honnête homme.

LE CAPITAINE.

Le reproche est singulier.

JOLICŒUR.

Vous êtes l'Officier recruteur d'une légion de Houzards à former, c'est fort bien. Je suis le Brigadier, enrôleur en sous-ordre, on ne peut mieux. Mais nous ne faisons pas un homme, & c'est la diable.

LE CAPITAINE.

A qui la faute ?

JOLICŒUR.

A vous, mon Capitaine.

6 LES ÉCOLIERS,

LE CAPITAINE.

Comment? C'est ma faute....

JOLICŒUR.

Eh oui, parbleu! vous ne voulez pas....

LE CAPITAINE.

Sans doute, je ne veux pas qu'on subtilise personne.

JOLICŒUR.

Finissez donc.

LE CAPITAINE.

Quand on se dévoue à une profession aussi belle que la nôtre, on ne sçaurait y apporter trop d'ardeur & de goût. Un homme séduit ou trompé, fut toujours un soldat détestable,

JOLICŒUR.

Autrefois pourtant.... là.... sur le quai de la Féraille.

LE CAPITAINE.

Tu me cites là une belle époque.

JOLICŒUR.

C'est qu'on vous y faisait des hommes.... Comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon Capitaine,.... Le plus lestement du monde. On vous acostait le particulier.... *Vous avez l'air d'un luron, camarade. Un uniforme vous irait comme un charme, ou le diable m'emporte. Hem! vous prend-il fantaisie d'essayer pour voir? Il ne faut qu'un mot pour dire oui: c'est de la gloire, c'est du profit.* On donnait là-dedans: crac, l'engagement, la signature, puis le petit pour-boire, dix écus au gousset, biller de route en poche, & quarante sols à dépenser par jour jusqu'à la garnison. Encore un avec les autres; c'était charmant, on vous attrapait quelquefois le particulier; mais il n'en était pas moins bon soldat pour cela.... Tenez, Capitaine, on pourrait encore aujourd'hui.... Je connais une belle recrue à faire: mais il faudrait peut-être un peu de ruse, un peu d'adresse,

COMÉDIE.

7

LE CAPITAINE.

Finissez : vous savez que j'ai là-dessus des principes....

JOLICŒUR.

Qui ne nous ameneront personne. Eh bien ! mon Capitaine, restez à Paris : moi, je rejoins le corps ; dès demain je pars pour l'armée.

LE CAPITAINE.

Je n'y puis consentir ; tu m'es trop nécessaire.

JOLICŒUR.

A quoi, s'il vous plaît ? A compter les pavés dans la rue, quand mes camarades font le coup de sabre là-bas. Fi donc ! Jolicœur n'est pas fait pour cela. Comment ! le canon gronde, & je n'y suis pas. La campagne se passera donc sans moi ! Mille paquets de mitraille, j'y mangerais mon sabre, mes pistolets & mes moustaches.

LE CAPITAINE.

Console-toi. Nous rejoindrons ensemble, quand nous aurons un certain nombre d'enrôlés à conduire.

JOLICŒUR.

Combien ?

LE CAPITAINE.

Une demi-douzaine, pas d'avantage. Es-tu content ?

JOLICŒUR.

Il faut bien que je le sois. C'est entendu. Je vais faire enforte....

LE CAPITAINE.

Mais point de ruse, au moins ; de la loyauté....

JOLICŒUR.

Soyez tranquille.



SCENE II.

JOLICŒUR, *seul.*

SIX recrues ! autrefois on vous racolait cela dans la journée... Comment faire ? Si ces jeunes gens qui sont là en pension chez Monsieur Bonhomme voulaient mordre... Ce sont, ma foi, de jolis garçons, des gaillards bien tournés, un peu espiègles, de francs polissons, mais c'est égal. Recruter là ma demi-douzaine de hussards, ferait une bonne affaire... Les voici qui reviennent de la promenade. Oh ! si le pédadogue n'était pas avec eux... Retirons-nous, mais guettons l'occasion.

SCENE III.

M. BONHOMME, CLAIRVILLE, *les autres Ecoliers, excepté Mauroi.*

BONHOMME.

J'E suis très-mécontent de vous, Messieurs. Rentrez. Une autre fois...

UN ÉCOLIER.

Vous êtes de mauvaise humeur, Monsieur Bonhomme.

M. BONHOMME.

J'en ai sujet.

Deuxième ÉCOLIER.

Que voulez-vous dire avec votre une autrefois ?

M. BONHOMME.

Que nous ne ferons plus de promenades aussi longues, & que je sçaurai mettre ordre...

COMÉDIE.

9

Deuxième ECOLIER.

A quoi, s'il vous plaît ?

M. BONHOMME.

Ace qu'on ne s'arrête plus par-tout... Sur les quais, les places publiques... Que fais-je, moi ? à chaque coin de rue pour voir, & pour entendre des choses...

Premier ECOLIER.

De belles & bonnes choses, ne vous déplaîse, Monsieur Bonhomme.

Troisième ECOLIER.

Il a raison. Ce sont des choses bonnes à voir, & à entendre.

M. BONHOMME.

Taisez-vous.

CLAIRVILLE, *à part.*

Mauroi ne revient pas. Il s'est écarté pour aller voir sa mère. Mais comme il tarde long-tems ! oh ! c'est que quand on est avec une mère, on a tant de choses à se dire.

Quatrième ECOLIER.

Des citoyens qui partent pour aller combattre l'ennemi de la liberté française, leurs épouses, leurs mamans, leurs sœurs qui les accompagnent, puis les tambours, le carillon, les chapeaux en l'air, & les cris, *vive la nation* ; ce spectacle là n'est pas curieux à votre avis peut-être. Je le trouve superbe, moi : il m'a fait un plaisir... Mais un plaisir... J'éprouve pourtant un regret.

M. BONHOMME.

Et ce regret, mon enfant ?

Quatrième ECOLIER.

Est de n'être pas dans le rang pour marcher avec tous ces braves gens.

M. BONHOMME.

Voyez donc ce morveux.

10 LES ÉCOLIERS,

Quatrième ÉCOLIER.

Je ne suis pas un morveux, Monsieur. J'ai treize ans & demi, entendez-vous... Enfin.. Suffit... Mon tour viendra, j'espère... Avec son morveux...!

M. BONHOMME.

Ce petit drôle qui veut faire le personnage !....
Le fouet... le fouet.

Quatrième ÉCOLIER.

Ah ! oui : le fouet à un citoyen qui va sur ses quatorze ans !.... Je voudrais bien voir. Nous serions deux.

Troisième ÉCOLIER.

Et la chanson des Marseillois donc ! J'ai bien de la peine après mes cahiers de rhétorique ; mais pour cette chanson là, j'en ai retenu tout de suite l'air & les paroles.

Deuxième ÉCOLIER.

Je la fais aussi.

Troisième ÉCOLIER.

Je veux la chanter.

Deuxième ÉCOLIER.

Ce sera moi.

Premier ÉCOLIER.

Eh bien ; chantons tous ensemble.

TOUS LES QUATRE.

« Allons, enfans de la Patrie,

» Le jour de gloire est arrivé.

M. BONHOMME.

Vous tairez-vous. — « Il court après eux pour leur
» imposer silence. Ils se séparent, deux d'un côté, &
» deux de l'autre. M. Bonhomme va vers l'un des deux
» groupes. L'autre profuse de l'éloignement pour con-
» tinuer le couplet.

» Contre nous de la tyrannie,

» L'étendart sanglant est levé. bis.

COMÉDIE.

11

M. BONHOMME.

Il y a là vraiment de l'insurrection.

LES ÉCOLIERS.

» Entendez vous dans les campagnes

» Mugir ces féroces soldats ?

M. BONHOMME.

Par la barbe d'Aristote ! Si vous ne cessez..

LES ÉCOLIERS.

» Ils viennent jusques dans vos bras ,

» Egorger vos fils , vos compagnes.

M. BONHOMME.

Je vous mets tous une semaine au pain & à l'eau.

LES ÉCOLIERS.

» Aux armes , citoyens , formez vos bataillons :

» Marchez : *bis.* qu'un sang impur abreuve nos sillons.

M. BONHOMME.

Ce train-là me déplaît. Entendez-vous ? Finissez.
Quest-ce que c'est donc que c'est petits polissons là ?
Rentrez , ou sinon....

LES ÉCOLIERS , *excepté Clairville , rentrent
en chantant.*

» Marchons : *bis.* qu'un sang impur abreuve nos sillons.

SCÈNE IV.

M. BONHOMME, CLAIRVILLE, *dans
l'enfoncement.*

CLAIRVILLE , *à part.*

MAUROI ne paraît pas. Lui serait-il arrivé quel-
qu'accident ? Je suis d'une inquiétude...

M. BONHOMME.

Ouf , ouf ! je n'en puis plus. Les petits forciers , les

12 LES ÉCOLIERS,

méchans démons que ces enfans-là ! on ne peut en venir à bout. Je mettrai bon ordre à tout cela : oh ! nous verrons , nous verrons.

(Il rentre.)

S C E N E V.

CLAIRVILLE.

BON. Ils sont rentrés tous. On ne s'est pas aperçu que nous manquons deux. Je reste ici, jusqu'à ce que je voie revenir mon ami Mauroi. Le voilà. Mon Dieu ! qu'il a l'air triste !

S C E N E VI.

CLAIRVILLE, MAUROI.

CLAIRVILLE.

QU'AS-TU, mon ami ? tu pleures, tu soupire : dis-moi donc ce que tu as ?

MAUROI.

Ah ! Clairville ! ma mère !

CLAIRVILLE.

Eh bien, ta mère !

MAUROI.

Ma pauvre mère !

CLAIRVILLE.

Tu m'allarmes : ferait-elle morte ?

MAUROI.

Le Ciel m'a épargné ce malheur. Mais, Clairville, il est des maux plus affreux encore que la mort même.

CLAIRVILLE.

Expliques-moi donc....

MAUROI.

Ecoutes. Ma famille est pauvre, tu le fais.

CLAIRVILLE.

Mais vous êtes de bien honnêtes gens. Cela vaut mieux que d'être riches.

MAUROI.

Une bourse que je dois à la bienfaisance me met dans le cas d'achever ici mon éducation, tandis que ma mère réduite à vivre du travail de ses mains....

CLAIRVILLE.

Eh bien!

MAUROI.

Elle a été malade cet hiver; elle a fait des dettes, mon cher Clairville, elle a fait des dettes.

CLAIRVILLE.

Console-toi. Le bon tems reviendra. Ta mère se porte mieux; elle est en état de travailler.... Et moi donc... Mon père est riche: il m'envoie souvent de l'argent; je te le donnerai tout: tu le porteras à ta mère, & ses dettes se trouveront acquittées.

MAUROI.

Impossible d'attendre... Si tu sçavais....

CLAIRVILLE.

Que dis-tu?

MAUROI.

Des huissiers, des records....

CLAIRVILLE.

O Ciel!

MAUROI.

Ils veulent emporter les meubles, & jusqu'au lit où repose ma malheureuse mère.

CLAIRVILLE.

Oh! les coquins!

MAUROI.

Voilà le spectacle qui m'afrappé en entrant dans la chambre de ma mère. Clairville, je les ai supplié, conjuré les larmes aux yeux : je me suis jetté à leurs genoux.... Ces gens-là n'ont pas de mères, mon ami... Il faut cent francs, & sur-le-champ, m'ont-ils dit, ou nous allons vendre les meubles de Madame.

CLAIRVILLE.

Cent francs ! c'est cependant une somme assez modique.

MAUROI.

Quand on la possède : mais elle peut sauver quelquefois les jours d'un infortuné, & dans ce cas, c'est un trésor. Oh ! si j'avais cent francs, je me croirais le plus riche de tous les hommes.

CLAIRVILLE.

Mon pauvre ami !

MAUROI.

A force de prières, tout ce que j'ai pu obtenir, c'est un délai d'une demie-heure, pour tâcher, s'il est possible.... Mais comment faire ? où les trouver ces cent francs ?

CLAIRVILLE.

Est-il possible que je sois sans argent ? J'en aurai dans trois jours... Il fera trop tard.. Et ta mère, cependant.... A propos, tiens, Mauroi, voilà ma montre.

MAUROI.

Elle n'est que d'argent, mon ami.

CLAIRVILLE.

Voilà la première fois qu'il m'est arrivé de souhaiter qu'elle fût d'or... Tu as raison, elle ne pourrait suffire... Que je suis malheureux !

MAUROI.

Je ne m'abuse pas. Je n'ai point de ressource.... De ressource ! que dis-je ? Il m'en reste une.

COMÉDIE.

51

CLAIRVILLE.

Quelle est-elle ?

MAUROI.

Tu fais qu'on me destine à l'étude des loix. J'ai cependant, je l'avoue, une répugnance invincible pour cette profession. Mais quoi ! mais le desir d'être utile à une mère, de l'aider dans sa vieillesse du produit de mes travaux m'aurait fait adopter l'état le plus éloigné de mes goûts. J'aime le métier des armes. Je suis capable de faire un bon soldat.

CLAIRVILLE.

Que veux-tu dire ? & quel est ton dessein ?

MAUROI.

De m'engager, & sur l'heure.

CLAIRVILLE.

De t'engager !

MAUROI.

Oui : par là je serai en état de donner des secours à ma mère.... Puis la circonstance est si belle pour prendre ce parti.... Je me satisfais doublement.... J'acquitte la dette de ma mère, & je vole à la défense de la Patrie. ... Je ne balance plus : c'en est fait : je vais m'enrôler.

CLAIRVILLE.

Arrête. Crois-tu, mon cher Mauroi, que je puisse me séparer de toi ? Jamais. Nous nous enrôlerons plutôt tous les deux ensemble.

MAUROI.

Mais cependant.... Une réflexion m'arrête.... Ma mère n'a que moi, que moi seul dans le monde. Dis-moi, mon ami... Si je pars... Qui prendra soin de ma mère ? Qui consolera ma malheureuse mère ?

CLAIRVILLE.

Il ne faut pas la quitter. Tu dois rester auprès

d'elle... Non, certainement il ne faut pas que tu t'en sépares. Tu lui es trop nécessaire.

MAUROI.

Clairville !... Et les Huissiers !

CLAIRVILLE.

Tu as raison... Ecoute... Attends : il me vient une idée. Mon ami, ne renonçons point à l'espérance... Non... Ne renonce pas à l'espérance... Embrasse-moi.

MAUROI.

Comment ?... Tu pourrais !... Tu fais donc où trouver la somme ?

CLAIRVILLE.

Oui... Je le fais... Je ne l'ai pas... Mais j'ai quelqu'un en vue... Enfin... suffit.

MAUROI.

Tant que tu ne m'expliqueras pas....

CLAIRVILLE.

Tout ce que je te recommande, est d'être absolument sans inquiétude sur le sort de ta mère.

MAUROI.

Tu fais que je n'ai qu'une demi-heure.

CLAIRVILLE.

Ce temps me suffira. Rentre à la pension... Je ne fais qu'une course, & reviens aussitôt. Attends-moi... Je t'appellerai à mon retour.

MAUROI.

O généreux ami !

CLAIRVILLE.

Tiens : ne me remercie pas ; car j'éprouve en ce moment plus de plaisir que toi.

MAUROI.

Je rentre donc, & me repose sur ton zèle & ton amitié.

(Il sort.)

SCENE VII.

SCENE VII.

CLAIRVILLE, *-seul.*

OUI, Mauroi restera auprès de sa mère. Il continuera de faire la joie, l'appui, la consolation de ses vieux jours.... Et moi.... Eh bien! mon père a plusieurs enfans; il habite la province; je ne lui suis d'aucune utilité.... Allons; j'ai pris mon parti. Que je suis content de moi! Je m'embrasserais volontiers de la satisfaction que j'éprouve... C'est une somme de cent francs qu'il me faut, ni plus, ni moins. Le moyen le plus expéditif de me la procurer est le meilleur. *Il lit sur la porte du Recruteur.* HUSSARDS DE LA LIBERTÉ. Ce titre me plaît.... J'aurai un sabre, des moustaches, des pistolets d'arçon... et un cheval de bataille... Comme j'aurai bonne mine avec tout cela! J'ai vu quelquefois le Capitaine, & son Brigadier. Je joue de bonheur. Voici le Brigadier, que le hazard amène le plus à propos du monde.

SCENE VIII.

CLAIRVILLE, JOLICŒUR.

JOLICŒUR.

C E jeune-homme-là ferait, sur ma parole, le plus joli petit houzard....

CLAIRVILLE.

Il a l'air bon enfant. Abordons-le. Bon jour, camarade.

JOLICŒUR.

Camarade !... Il ne tient qu'à vous de l'être.

B

CLAIRVILLE.

C'est mon intention.

JOLICŒUR.

Comment ?

CLAIRVILLE.

Eh oui : je voudrais m'enrôler.

JOLICŒUR.

Tout de bon ?

CLAIRVILLE.

Quand je vous le dis.

JOLICŒUR.

Vous êtes encore bien jeune.

CLAIRVILLE.

Allons donc : j'ai dix-sept ans & demi.

JOLICŒUR.

Assez bien fait, mais petit.

CLAIRVILLE.

Que fait cela ? J'ai du cœur ; cela doit vous suffire.
Ce n'est pas au plus ou moins de courage qu'il faut
mesurer les hommes.

JOLICŒUR.

Il est charmant ! Vous allez donc signer de bonne
volonté.

CLAIRVILLE.

De bonne volonté ! Cela va sans dire. Où est le
billet d'enrôlement ?

JOLICŒUR.

Le voici.

CLAIRVILLE.

Donnez... Un instant. Faisons nos conditions : je
veux cent francs.

JOLICŒUR.

Vous les aurez.

CLAIRVILLE.

Je les veux tout-à-l'heure.

COMÉDIE.

19

JOLICŒUR, *lui présentant une plume, & un
billet d'enrôlement.*

Après la signature.

CLAIRVILLE.

J'ai signé.

JOLICŒUR.

Deux assignats de cinquante livres chacun font
votre compte, n'est-ce pas?

CLAIRVILLE.

Oui. Donnez donc.

JOLICŒUR.

Vous vous appelez Clairville?

CLAIRVILLE.

Oui.

JOLICŒUR.

Etudiant chez M. Bonhomme, Instituteur, dont
voici la maison.

CLAIRVILLE.

Oui.

JOLICŒUR.

C'est fort bien.

CLAIRVILLE.

Que de façons!

JOLICŒUR.

On vous trouvera à la première réquisition?

CLAIRVILLE.

N'en doutez pas.

JOLICŒUR.

Vous partirez, quand on vous avertira?

CLAIRVILLE.

Oui, cent fois oui.

JOLICŒUR.

Voilà vos cent francs : je vais avertir mon Capi-
taine de l'acquisition que je viens de faire de votre
personne.

SCÈNE IX.

CLAIRVILLE, *seul*.

LES voilà. Je les tiens. Je n'ai jamais fait de meilleur marché de ma vie. *Il appelle.* Mauroi?.. Mauroi? Comme il va être content, ce cher Mauroi!... Et sa bonne mère!... Et moi donc!... Je le suis déjà plus que la mère & le fils ne le feront tous les deux.... Mauroi?

SCÈNE X.

CLAIRVILLE, MAUROI.

MAUROI.

EH bien!

CLAIRVILLE.

Bonne nouvelle! Les galions sont arrivés. Tiens, tiens.... Voilà cent francs.

MAUROI.

Ah! mon ami! Que ma pauvre mère!... Que je t'aurai d'obligation!

CLAIRVILLE.

Ne parlons pas de cela.

MAUROI.

Mais, dis-moi... Où as-tu trouvé cet argent!

CLAIRVILLE.

Que cela ne t'inquiète pas.

MAUROI.

Mais encore!

CLAIRVILLE.

Tu le sauras. Le plus pressé est d'aller chez ta mère. Vas vite..... Ecoute donc : je t'avais prié d'accepter ma montre.

COMÉDIE.

25

MAUROI.

Je n'avais besoin que de cent francs : je les ai.

CLAIRVILLE.

Prends-la, mon ami, je t'en supplie ; je t'en conjure. Ta bonne mère aura peut-être quelques besoins encore.

MAUROI.

Je crains d'abuser de tes bontés.

CLAIRVILLE.

Ei donc. Parle-t-on de la sorte à son ami ? Prends-la, dis-je. Ne me refuses pas. Ne refuses pas ton ami Clairville ; tu lui ferais une peine....

MAUROI.

Eh bien ! j'accepte. Je te remercierai à mon retour. Oh ! ma pauvre mère ! ma pauvre mère ! ... Mon cher Clairville !

CLAIRVILLE.

Va donc, paresseux.... Les Huissiers....

MAUROI.

Voilà de quoi les renvoyer.

CLAIRVILLE.

Embrasse ta mère pour moi. Entends-tu ?

(Mauroi sort.)

SCENE XI.

CLAIRVILLE, seul.

Ce pauvre Mauroi ! ... Il faut pourtant le quitter, me séparer de lui.... Il n'y a que cette idée-là qui me chagrine. Je ne le verrai peut-être plus ; car quand on va à la guerre.... Ei donc ! Est-ce que j'aurais peur, moi ? Allons, Houzard, du courage... Du courage ! Peut on en manquer quand on va combattre pour une aussi belle cause, pour la liberté.

B 3

de son pays?... Je me battrai comme un diable... Comme un Français, c'est tout dire.... Je veux partir... Quand?... Ma-foi, le plutôt possible.... Et d'abord je rentre à la Pension, je fais mon paquet.... Guêtres aux jambes, sac sur le dos, au feu, à la gloire, en avant, marche.

Il rentre à la Pension.

SCENE XII.

LE CAPITAINE, JOLICŒUR.

JOLICŒUR.

JE vous le répète, mon Capitaine, jolie recrue, bon enfant, l'air guerrier, paraissant brave, & d'humeur à ne pas reculer dans l'occasion.

LE CAPITAINE.

Tu n'as employé, sans doute, que des moyens de persuasion; point de fraude, de ces subtilités que se permettraient quelquefois les Recruteurs du vieux Régime, ruses punissables, que doivent s'interdire ceux qui travaillent à acquérir des soldats à la liberté.

JOLICŒUR.

Oh! ce n'est pas là un de ces particuliers qu'il faut tourner & retourner cent fois pour en arracher une signature.

LE CAPITAINE.

Il ne suffit pas qu'un jeune homme contracte au hazard l'engagement de verser au besoin son sang pour la Patrie; il faut encore que le motif qu'il y détermine soit tel....

JOLICŒUR.

Triples citadelles démolies, mille millions de sentinelles perdues, vous me feriez jurer comme une vivandière dévalisée.... Si ce n'était le respect que

je dois à mon Capitaine.... Quand je vous dis qu'il est venu au devant de moi , qu'il m'a sollicité lui-même , que je n'ai pas eu la peine de lui parler, qu'il a signé son enrôlement de la meilleure grace du monde , & qu'il brûle de partir à l'instant. C'est-il clair cela , mon Capitaine ?

LE CAPITAINE.

Allons , calme - toi : je t'en crois sur ta parole ; & je suis charmé du compte avantageux que tu me rends de notre nouveau Camarade.

JOLICŒUR.

Je croyais le rencontrer ici : je voulais vous le présenter.

LE CAPITAINE.

On le retrouvera , quand il s'agira de partir.

JOLICŒUR.

Comme je vous ai dit , ici chez le Maître de Pension , où il demeure.

SCENE XIII.

LE CAPITAINE, JOLICŒUR, MAUROI.

MAUROI.

QUE je suis heureux ! Que je suis content ! Ils font partis , les vilaines gens qui voulaient dépouiller ma pauvre mère.

JOLICŒUR.

Voyez-vous , Capitaine ?

LE CAPITAINE.

Quoi ! Ce jeune homme ?

JOLICŒUR.

Même âge ; on dirait même figure. Cela ferait une jolie paire. Si je le tâtais , Capitaine ?

LE CAPITAINE.

Comme tu voudras.

Il rentre chez lui.

B 4.

SCENE XIV.

JOLICŒUR, MAUROI

MAUROI.

Cher Clairville!.. C'est à lui que je dois ce bonheur... Oh! je vais bien l'embrasser.
Il est arrêté par Jolicœur, au moment où il se disposa à entrer dans la Pension.

JOLICŒUR.

Où allez-vous, mon petit ami?

MAUROI.

Ne m'arrêtez pas: je suis pressé.

JOLICŒUR.

Comment trouvez-vous cet uniforme?

MAUROI.

Fort bien. Mais laissez-moi rentrer.

JOLICŒUR.

N'auriez-vous pas dessein d'aller acquérir de la gloire en combattant les ennemis de la patrie & de la liberté?

MAUROI.

Mon pays m'est aussi cher qu'à vous.

JOLICŒUR.

Eh bien, milles bombes! je vous propose là le moyen de le prouver.

MAUROI.

J'avais, il y a quelques instans conçu l'idée de m'enrôler, mais...

JOLICŒUR.

Comment! mais!

MAUROI.

Elle est passée.

JOLICŒUR.

Tant pis. Je foudraierais qu'elle pût durer encore.
Elle reviendra peut-être.

MAUROI.

Oh! non... Ne m'empêchez donc pas...

JOLICŒUR.

Vous trouvez dans notre corps d'aimables jeunes
gens comme vous, un sur-tout qui doit être de votre
connaissance.

MAUROI.

Qui donc?

JOLICŒUR.

Un jeune homme qui étudie dans la même pension
que vous.... Là, chez M. Bonhomme.

MAUROI.

C'est sûrement Dormenil.

JOLICŒUR.

Ce n'est pas ainsi qu'il se nomme.

MAUROI.

Pelletier?

JOLICŒUR.

Vous n'y êtes pas encore.

MAUROI.

Je ne vois pas qui ce peut être.

JOLICŒUR.

Il s'appelle Clairville.

MAUROI.

Clairville!

JOLICŒUR.

Et voici son enrôlement.

MAUROI.

C'est bien sa signature... Je ne conçois pas pour-
quoi il m'aurait fait un mystère.... Dites-moi, Mon-
sieur le Houzard: il y a-t-il long-tems que Clairville
est enrôlé?

JOLICŒUR.

Il n'y a qu'un instant,

26 LES ECOLIERS,

MAUROI.

Il n'y a qu'un instant !

JOLICŒUR.

A telles preuves que pour prix de son engagement,
il a reçu cent francs en deux assignats de cinquante.

MAUROI.

Il a reçu cent francs !... En effet j'étais surpris
qu'il eût pu trouver si promptement... O Ciel ! quel
suspçon ! je n'ai plus de doute... Voilà où il a pris les
cent francs que je viens de porter à ma mère... Qu'as-
tu fait, Clairville, qu'as-tu fait ?... Que je suis mal-
heureux !

JOLICŒUR.

Qu'avez-vous ?

(Le Capitaine est entré sur la fin de cette Scène.)

SCENE XV.

LE CAPITAINE, JOLICŒUR, MAUROI.

LE CAPITAINE.

CE jeune homme est ému, Jolicœur ; il pleure ;
il soupire. Lui auriez-vous tenu quelques propos dé-
sagréables ?

JOLICŒUR.

Bien au contraire, mon Capitaine.

LE CAPITAINE.

Mon enfant !

MAUROI.

Ah ! Monsieur l'Officier... Clairville est enrôlé.

LE CAPITAINE.

Eh bien.

MAUROI.

Si vous sçaviez, Monsieur, si vous sçaviez quel
motif l'a déterminé à prendre ce parti ?

LE CAPITAINE.

J'imagine qu'un Français ne se décide à porter les
armes, que dans la vue d'être utile à sa patrie.

MAUROI.

Hélas ! Monsieur... Ma malheureuse mère... Des huissiers. Les meubles , le lit de ma pauvre mère sur le point d'être vendus... J'étais au désespoir... Il fallait cent francs.

LE CAPITAINE.

Achevez.

MAUROI.

Je voulus m'entôler... C'était ma seule, ma dernière ressource... Mais ma mère... Qui l'aurait consolée ? qui aurait pris soin de ses vieux jours ?... Reste auprès d'elle , me disait Clairville. Je sais où trouver la somme dont elle a besoin... Il l'a eue... J'ignorais comment... Je le sçais à cette heure... Je n'en sçaurais douter... C'est le prix de son enrôlement qu'il m'a forcé d'accepter , & que j'ai été porter à ma pauvre mère.

LE CAPITAINE.

Quelle vertu !

MAUROI.

Monsieur l'Officier , rendez à mon ami sa liberté ; déchirez son enrôlement ; qu'il ne parte pas. C'est à moi de partir... Ne souffrez pas que Clairville soit la victime de son amitié pour moi , & de sa pitié pour ma mère.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS. CLAIRVILLE, *il sort de chez M. Bonhomme, un sac de voyage sous les bras, & aux jambes des guêtres qu'il achève de boutonner.*

CLAIRVILLE.

ME voilà. Point d'adieux. Cela m'attendrirait trop.

MAUROI.

Monsieur l'Officier de grace, consentez à l'échange que je vous propose. Vous ne vous en repentirez pas.

LE CAPITAINE.

Il m'attendrait jusqu'aux larmes. Des deux côtés que d'héroïsme dans un âge aussi tendre !

CLAIRVILLE.

Mettons le sac sur le dos... Fort bien.... Un peu lourd, c'est égal : j'aurai un cheval là bas... Je ne me sens pas d'aise... Allons trouver mon Capitaine. Je veux qu'il me fasse parler... Et quand ? tout-à-l'heure... Que vois-je ? Mauroi avec le Capitaine, & le brigadier !... C'est égal, il ne fait pas... *A voix basse au brigadier.* Mon brigadier ?

JOLICŒUR.

C'est vous, jeune homme ?

CLAIRVILLE.

Silence : ne parlez pas de....

MAUROI, *apercevant Clairville.*

Ah ! Clairville !

CLAIRVILLE.

Bon jour, mon ami : bon jour, mon Capitaine.

MAUROI.

Dans quel équipage !

CLAIRVILLE.

Tu vois.

MAUROI.

Où vas-tu, cruel ami ?

CLAIRVILLE.

A la guerre ; combattre, vaincre ou mourir.

MAUROI.

Eh, tu es mon ami, & tu peux...

CLAIRVILLE.

Ecoute, mon pauvre Mauroi. Je ne devrais avoir

rien de caché pour toi. Je me reproche de ne pas t'avoir prévenu que je suis enrôlé dans les huffards... Il y a déjà quelque tems : mais je craignais de t'affecter, de te faire de la peine en te disant adieu. Je voulais partir incognito : je t'aurais écrit de là bas... Tiens, à la première victoire que nous aurions remportée ; tu n'aurais pas attendu long-tems de mes nouvelles... Mais puisque te voilà, embrassons-nous, & laisse-moi partir... Quand vous voudrez, mon Capitaine.

MAUROI.

Va, je sçais tout.

CLAIRVILLE.

Comment ?

MAUROI.

Envain tu prétendrais le nier... Ces cent francs que tu m'as forcés d'accepter....

CLAIRVILLE.

Eh bien.

MAUROI.

Tu les avais reçus en signant ton enrôlement.

CLAIRVILLE.

Il était inutile de lui rapporter cela, brigadier.

JOLICŒUR.

J'ignorais, moi...

CLAIRVILLE.

Quand cela ferait....

MAUROI.

Ce n'est pas un service que tu m'as rendu : c'est une insulte que tu m'as faite. Crois-tu que j'aurais souffert que mon ami se fût sacrifié pour moi ? non, ce n'est pas à ce prix que j'aurais rendu le repos à ma mère que je l'aurais délivré. Vous m'avez offensé, Clairville, vous m'avez offensé.

CLAIRVILLE.

Mon ami, je suis bien fâché du chagrin que je te

cause. Je t'en demande pardon : mais le mal est fait... Comment y remédier ?

MAUROI.

En me substituant à votre place ; je partirai , vous resterez. C'est une grâce que j'implore , & que Monsieur ne me refusera certainement pas.

CLAIRVILLE.

Non , Monsieur. Vous êtes nécessaire à une mère infortunée qui n'a de consolation , d'appui que vous seul... Si ta mère vient à te perdre , mon pauvre Mauroi... Elle en mourra de douleur. Ma famille à moi est nombreuse... Si j'expire là-bas , outre que ce sera au champ d'honneur , les autres enfans consolent mon père... Mon parti est pris ; je ne changerai point de résolution.

MAUROI.

Je n'y consentirai jamais.

CLAIRVILLE.

Laisse moi partir , Mauroi , mon ami , je t'en conjure.

MAUROI.

Vous voyez , Monsieur le Capitaine , que c'est un entêtement de sa part.

CLAIRVILLE.

Point du tout : c'est lui qui est un mauvais cœur , qui ne veut pas rester avec sa mère , qui ne l'aime pas.

LE CAPITAINE.

O héros de la piété filiale , ainsi que de l'amitié ! Enfans , quelle leçon vous donnez aux hommes ! mes amis , je ne resterai point au-dessous de votre grandeur d'âme. Jolicœur , rendez l'enrôlement.

JOLICŒUR.

Y pensez-vous , mon Capitaine ? un joli garçon comme celui-là , qui nous revient à cent francs.

LE CAPITAINE.

Faites ce que je vous ordonne.

JOLICŒUR.

Le voilà... J'enrage.

LE CAPITAINE.

Dignes amis, vous méritez l'un & l'autre de l'être de quiconque aura le bonheur de connaître le prix du sentiment. Heureux celui que vous admettez en tiers dans une amitié aussi parfaite... Clairville, vous quitterez quand vous pourrez la dette que vous avez contractée envers moi. Je vous rends votre engagement.

CLAIRVILLE.

Regardez-moi, mon Capitaine.

LE CAPITAINE.

Eh bien.

CLAIRVILLE.

Me croyez-vous capable de manquer à mon serment.

LE CAPITAINE.

A Dieu ne plaise que je conçoive sur votre compte une idée aussi défavorable.

CLAIRVILLE.

J'ai fait celui de combattre pour ma patrie, de mourir, s'il le faut pour elle... Je sçaurai le remplir... Reprenez cet enrôlement. Je le confirme encore. Mon projet était là; il y est toujours; c'est celui de voler, ou m'appellent l'honneur & le devoir. Ce projet... je l'aurais accompli... demain peut-être. Le plaisir d'être utile à mon ami m'en a fait avancer l'exécution de quelques instans.. Je suis enrôlé; je ne le ferais pas que je n'en marcherais pas moins. Dans un aussi grand intérêt, tout Français est soldat. Il n'a pas besoin d'être là par un engagement pour aller combattre l'ennemi de sa liberté.

LE CAPITAINE.

Js vous reconnais - là. Un ami comme vous ne peut-être qu'un héros. Que je vais être fier de conduire aux champs d'honneur un camarade tel que vous!

Bon cela.

MAUROI.

Clairville, à tes discours mon ame est aggrandie...
Mais ce n'est pas assez pour moi de t'admirer ; il
faut que je t'imité. Capitaine, recevez mon engage-
ment.

JOLICŒUR.

Encore mieux !

CLAIRVILLE.

Et ta mère ; mon ami ?

MAUROI.

Est Citoyenne. Elle me saura gré de me séparer
d'elle , pour aller assurer son repos , & celui de
toutes les mères de la République. Puis j'ai un se-
cret pressentiment , mon ami : je ne ferai pas long-
tems éloigné de ma mère.

CLAIRVILLE.

Comment donc ?

MAUROI.

C'est que la campagne ne fera pas longue. Les
soldats des despotes ne tiendront pas longtems con-
tre les armées d'un peuple libre.

LE CAPITAINE.

J'en accepte l'augure au nom de toute la France...
A propos, il vous revient. ...

MAUROI.

Cent francs comme à mon ami. Dans toute autre
circonstance je ne mettrais pas à prix le service que
je vais avoir le bonheur de rendre à mon pays.
Cette somme est pour ma mère. Je la lui porterai
avant mon départ : je la ferrerai dans mes bras ; elle
me bénira , & la bénédiction d'une bonne mère ne
peut que porter bonheur à son enfant.

SCENE XVII.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, M. BONHOMME.

IL se fait depuis une heure à cette porte un train.... Voyons ce que c'est. ... Clairville & Mauroi avec deux Hufiards ! Un sac de voyage sur le dos de Clairville ! Quel diable cela veut-il dire ? Ah ! nous allons voir, nous allons voir... Je m'en vais les rancer.... *Haut.* Eh bien, Messieurs !

CLAIRVILLE.

Vous voilà, Monsieur Bonhomme.

M. BONHOMME.

Oui, me voilà, scandalisé, très-scandalisé, excessivement scandalisé de votre conduite. Au lieu d'apprendre leur Horace, de se former l'esprit & le cœur par la lecture des bons Auteurs anciens & modernes, ces Messieurs viennent converser, perdre leur tems ; que sçais-je, moi ? se pervertir avec des

JOLICŒUR.

Doucement, Monsieur Rudiment.

M. BONHOMME.

Allons : rentrez tous les deux.

MAUROI.

Impossible, Monsieur Bonhomme, impossible.

M. BONHOMME.

Impossible ! La raison, s'il vous plaît ? Je voudrais bien sçavoir pourquoi il vous serait impossible d'obéir à l'ordre de votre Professeur.

CLAIRVILLE.

Il est bon là avec son Professeur. Apprenez, Monsieur le Professeur, puisque Professeur il y a, que nous ne voulons plus avoir d'autres Professeurs que ces Messieurs.

C

M. BONHOMME.

Je n'entens pas.

MAUROI.

Eh! oui: c'est de ces Messieurs seuls que nous recevrons des leçons désormais.

M. BONHOMME.

Des leçons de ces gens-là!... Et que pourront-ils vous apprendre, s'il vous plaît?

MAUROI.

L'exercice, la manœuvre.

CLAIRVILLE.

A monter à cheval, à tirer des armes.

MAUROI.

A camper.

CLAIRVILLE.

A nous battre jusqu'à la mort.

MAUROI.

En un mot, nous sommes enrôlés tous les deux.

CLAIRVILLE.

Vous avez l'honneur de parler à deux Huffards de l'armée Française.

M. BONHOMME.

Mes pauvres enfans, est-il possible? Vous allez donc....

CLAIRVILLE.

A la gloire.

M. BONHOMME.

Qu'allez-vous devenir?

CLAIRVILLE.

Des héros.

MAUROI.

Ma-foi, Monsieur Bonhomme, au lieu de vous amuser à nous plaindre, vous devriez plutôt....

M. BONHOMME.

Quoi donc?

MAUROI.

Parbleu! suivre notre exemple, & partir avec nous.

JOLICŒUR.

Il a raison le jeune homme, il vous donne là un excellent conseil.

M. BONHOMME.

Finissez donc : Monsieur badine.

JOLICŒUR.

Ma-foi non, où le diable m'emporte. En effet ; plus je vous examine.... Taille bien prise, encore verd, le jarrét vigoureux.

M. BONHOMME.

Il est vrai que je suis assez bienfait. Mais un Maître ès Arts & de Pension!...

JOLICŒUR.

Est soldat dans l'occasion, comme un autre.

M. BONHOMME.

Considérez donc que je ne suis pas de la première jeunesse.

JOLICŒUR.

Que fait cela ? Quand il s'agit de servir son pays ; le Français n'a point d'âge.

M. BONHOMME.

J'ai une petite complexion délicate.

JOLICŒUR.

C'est égal : on vous ménagera. Vous ferez la soupe :

M. BONHOMME.

Faire la soupe ! parlez donc.... Pour qui me prenez-vous ? Si j'allais là-bas, je ne ferais la soupe qu'à mon tour, entendez-vous?.. Et je me battrais.... aussi bien que vous, peut-être.

JOLICŒUR.

Papa, vous avez l'air d'un bon Patriote :... *Aux deux Ecoliers.* Nous le tenons.

M. BONHOMME.

Patriote, c'est vrai : j'aime mon pays & la liberté, tout autant qu'un autre.... Mais quand il s'agit de certaines choses.... Comme par exemple, de celle

que vous me proposez-là.... Je tiens qu'il est prudent de peser, de considérer, d'examiner.... enfin.... route réflexion faite.... Ma foi, jé ne sçais quel parti prendre.

SCENE XVIII ET DERNIERE.

LE CAPITAINE, JOLICŒUR, M. BONHOMME,
CLAIRVILLE, MAUROI, les 4 autres ECOLIERS.

Premier ECOLIER.

ACCouREZ, accourez tous... Venez donc voir.

Second ECOLIER.

Quoi donc?

Premier ECOLIER.

Regardez.

Second ECOLIER.

Que faites-vous donc là, vous autres?

Troisième ECOLIER.

Où vas-tu, Clairville, avec cet attirail sur le dos?

CLAIRVILLE.

A la frontière, mon ami, à la frontière avec ces Messieurs & mon ami Mauroi. Je suis Huffard.

MAUROI.

Et moi aussi.

Premier ECOLIER.

Un instant. Je suis aussi grand & aussi fort que toi, Clairville.... Tu irais à la frontière!... Je ne vois pas pourquoi je n'irais pas aussi, moi. J'y veux aller.

JOLICŒUR.

Bon!

Second ECOLIER.

Il me semble que je vous vaudrais bien tous les trois. Pourquoi ne ferais-je pas comme vous? Je pars.

A merveille!

Troisième ECOLIER.

Et moi donc.... Croyez-vous que je resterai tout seul à la Pension avec la mère Geneviève? Oh! non pas, s'il vous plaît. Un habit de Huffard ne gâtera pas plus ma taille que les vôtres.

M. BONHOMME.

Qu'on m'écoute. Le Sage dit qu'il faut combiner tout, mûrement & avec réflexion...

Premier ECOLIER.

J'ai pris mon parti.

Second ECOLIER.

Moi de même.

Troisième ECOLIER.

Je n'en démordrai pas.

LE CAPITAINE.

Mes Enfans, votre zèle mérite, sans doute, les plus grands éloges: j'aime à voir en vous l'espérance de la Patrie; mais je dois vous prévenir...

JOLICŒUR.

Eh! mille millions de bombardemens! Point d'objections, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Que si le métier des armes est celui de la gloire, il est aussi celui de la fatigue.

Premier ECOLIER.

Nous la supporterons.

Second ECOLIER.

C'est égal.

Troisième ECOLIER.

Quand on a du courage, on est toujours assez robuste.

Premier ECOLIER.

En un mot, je veux m'engager.

Second ECOLIER.

Je veux partir absolument.

LES ÉCOLIERS.

Troisième ÉCOLIER.

Si ce n'est vous qui m'enrôlez, ce sera un autre.

LE CAPITAINE.

Je n'ai plus rien à répliquer; je vous admire, & j'applaudis.

JOLICŒUR.

Capitaine, faut-il?...
LE CAPITAINE.

Mais.... Je crois que rien n'empêche...

JOLICŒUR.

Vous sçavez écrire?

Premier ÉCOLIER.

Belle demande!

JOLICŒUR.

Entrons chez le Capitaine; les enrôlemens sont prêts, vous n'aurez qu'à signer.

Second ÉCOLIER.

Touchez-là: notre parole vaut cent signatures.

JOLICŒUR.

Un, deux, trois, quatre, cinq.... Il en faudrait encore un, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Qu'avez-vous à pleurer, mon enfant?

Quatrième ÉCOLIER.

Je n'ai pas encore quatorze ans, Monsieur. Je voudrais accompagner mes Camarades, mais je crains d'être refusé.

LE CAPITAINE.

Effectivement, vous êtes encore bien jeune.

Quatrième ÉCOLIER.

Dites-moi, Monsieur l'Officier... les ennemis ont-ils avec eux des Enfans de mon âge?

LE CAPITAINE.

Pourquoi cette demande?

Quatrième ECOLIER.

C'est que, quand vous vous battrez à coups de sabre avec les hommes, vous autres, je m'escrimerai à coups de poing avec les petits garçons, moi.

LE CAPITAINE.

Charmant enfant !... Il ne m'étonne pas. C'est le fils d'un Français. Mon petit ami, croissez, laissez se développer vos forces quelque tems encore, & dans une couple d'années, vous viendrez nous rejoindre. Quatrième ECOLIER.

Vous me le promettez, mon Capitaine.

LE CAPITAINE.

Je vous le jure.

Quatrième ECOLIER.

A la bonne heure. Dans deux ans, j'en aurai presque seize ; je serai un homme ; & si alors nous avons encore des ennemis à combattre, ils me verront de près... Oh ! oui, dans deux ans ils me verront de près. LE CAPITAINE.

Ainsi donc, Monsieur le Professeur, je vous enlève, ou plutôt c'est la Patrie qui reclame cinq de vos étudiants. Je suis fâché que celui-ci soit encore trop jeune pour accompagner ses cinq compagnons d'étude. Il est donc le seul qui restera chez vous.

M. BONHOMME.

Oh ! non pas, s'il vous plaît. Je vais m'occuper dès aujourd'hui du soin de le renvoyer à son père.

LE CAPITAINE.

Quelle idée !

M. BONHOMME.

J'ai combiné, j'ai réfléchi, j'ai calculé, & voici le résultat de mes calculs, de mes réflexions, de mes combinaisons. Il y a tems pour tout. Ce n'est pas pour les jeunes gens celui d'apprendre le latin & les humanités. Ergò, les Instituteurs vont n'avoir

40 LES ECOLIERS, COMÉDIE.

rien à faire; ergo encore, ils doivent exercer momentanément une autre profession.

JOLICŒUR.

Bon; je le vois venir.

M. BONHOMME.

Je me résume. Les études sont suspendues: donc l'instruction l'est de droit & de fait. Les disciples sont braves: donc l'Instituteur doit l'être pour le moins autant qu'eux. De tout cela, je conclus en définitif qu'il ne me reste d'autre parti à prendre que de fermer la porte de la classe, mettre la clef dans ma poche, & accompagner ces cinq Messieurs. *Dixi.*

JOLICŒUR.

Voilà le plus beau raisonnement que vous ayez fait de votre vie, mon Camarade.... Capitaine la demie douzaine est complète: je vous somme de votre parole.

LE CAPITAINE.

Rien n'est plus juste. Apprêtons-nous, mes Camarades, à partir incessamment.

Plusieurs ECOLIERS.

Quand?

LE CAPITAINE.

Demain.

TOUS ENSEMBLE.

Demain!... VIVE LA NATION.

F I N.

